

ETC



Architecture en complicité. Lucie Ruelland et Jacques Rousseau

Louise Poissant

Numéro 5, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

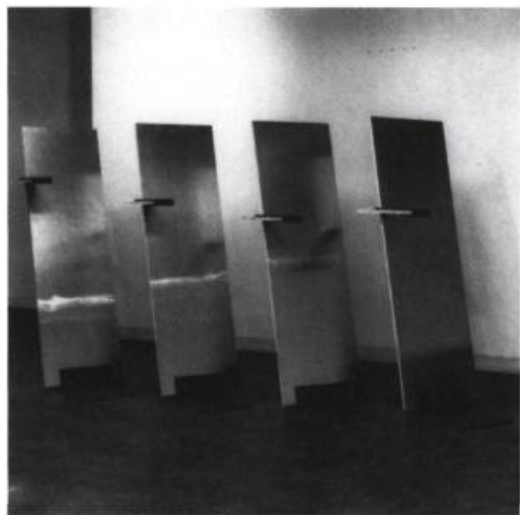
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poissant, L. (1988). Compte rendu de [Architecture en complicité. Lucie Ruelland et Jacques Rousseau]. *ETC*, (5), 58-59.

Architecture en complicité Lucie Ruelland et Jacques Rousseau



Lucie Ruelland, Série : Un vol. Photo : Michel Dubreuil



Lucie Ruelland, vue d'ensemble de son installation. Photo : Michel Dubreuil

58

Deux architectes invités à la galerie Christiane Chassay, au printemps dernier (du 14 mai au 11 juin), ont développé quelques propositions sur la délimitation de l'espace privé en milieu urbain.

Nomades, par Lucie Ruelland — Quand l'architecture fait le siège du momadisme. L'espace domestique dans les villes contemporaines est encore conçu pour répondre aux besoins de l'individu du siècle dernier. Le nombre des pièces, leur disposition et leur grandeur correspondraient à une convivialité et à une fonctionnalité obsolètes. Les exigences, la définition même du territoire privé se sont transformées radicalement et, sont passées au domaine de l'intimité¹ que l'on tend de plus en plus à conjuguer avec des activités professionnelles qui s'exercent au domicile. Mais l'aménagement de cet espace n'aurait pas évolué conséquemment et exigerait que l'habitant actuel s'adapte à un environnement conçu en 1888. Et si depuis les années 50, une catégorie de citoyens semble avoir trouvé dans la formule du loft une réponse à ses besoins de combiner logement et atelier, dans la majorité des cas, le milieu urbain n'offre apparemment plus une architecture adaptée aux réalités sociales et au mode de vie actuel.

Dans la mesure où l'architecture d'une époque traduit la distribution sociale mais aussi les pratiques et les mentalités on comprend mieux ce désir fébrile de faire peau neuve qui semble traverser une ville comme Montréal. Chacune des versions proposées de l'habiter n'est certainement pas adéquate mais le désir de changer indique bien, qu'effectivement, la formule de base la plus répandue n'est plus adéquate, elle ne

correspond plus à ce que l'individu né à l'ère des communications et engagé dans un «procès de personnalisation²» attend de son environnement immédiat. C'est ce constat d'inadéquation qui a inspiré à Lucie Ruelland le projet *Habiter* dont elle expose certaines pièces sous le titre *Nomades*.

Nomades, paradoxalement, c'est une série de sièges qui invite, de diverses façons, à ponctuer la circulation ou l'errance de relais immobiles, qui invite à s'asseoir et même, parfois, à s'installer. Certains semblent pensés pour un espace privé. C'est le cas de *Un soupçon de Jamaïque*, qui relie deux chaises par une table pour un tête-à-tête inévitable. Mais la majorité de ces sièges constitue du mobilier destiné à des lieux publics à vocation privée comme le sont les bars, les salles d'attente, les galeries³ ou à des grandes surfaces comme les lofts où ils peuvent servir à la fois de sièges et de cloisons. Il s'agit de bancs qui se déplacent (*Voltage* ou «*Corps tranquilles*», *La Sarre-Montréal aller-retour*) ou de petits gradins (*Les Expos visitent les Mets*) ou encore, de longs plans verticaux inclinés (la série *Un Vol*) qui permettent de s'accoter, de «s'étendre debout». Genre de stables, ces dossiers continus permettent, selon leur disposition, en rangée ou en face à face, d'adopter la position de l'expectative fréquente dans les stand up bars ou celle de la conversation sociale. On pourrait même imaginer de ces stables éparpillés un peu partout dans des parcs, au coin des rues, concurrencer les bancs, tant leur position et leur principe d'équilibre sont intéressants et confortables.

Mais le paradoxe que crée *Nomades* saute si l'on considère que le citoyen se retrouve nomade dans



Jacques Rousseau, *A table, la maison coloniale*, installation.
Photo : Ghyslain Bélanger

l'ensemble de ses parcours urbains. Les gens s'installent provisoirement dans des décors versatiles et même ceux qui cultivent des habitudes se trouvent bousculés par les changements incessants du tissu urbain. Le siège, surtout en version individuelle ou de petits groupes figure une rythmique du nomadisme. Les matériaux qu'a utilisés Ruelland vont d'ailleurs dans ce sens. Le néoprène, le corian, l'aluminium, l'acier appartiennent à la ville et restent anonymes, interchangeables.

Le choix de Lucie Ruelland d'utiliser le siège comme métaphore, tout en le traitant concrètement figure cette nouvelle dynamique qui cherche des ajustements entre des fonctions instables et un environnement malléable.

...

Jacques Rousseau, l'espace privé et l'échelle de la rue — C'est dans une autre perspective que s'inscrit le travail de Jacques Rousseau qui expose des maquettes de projets architecturaux. Soucieux aussi de l'espace privé, la problématique qu'il présente ici porte davantage sur l'aménagement extérieur et vise une connivence entre l'échelle de la ville et celle du détail architectural. «La maison est un point dans un tissu complexe et ce point doit communiquer avec l'échelle plus grande qu'est la ville!»

C'est dans cet esprit qu'il a conçu la *Maison coloniale*⁵, habitation de béton peint en doré qui reflète la lumière et les volumes extérieurs, ce qui produit un effet de miroir et d'isolement partiel. Un muret qui ceint deux façades et le plan général en forme de U renversé (du point de vue de l'avant) protègent aussi la petite zone privée que délimite la maison dans le territoire urbain. A Montréal, les îlots d'habitation sont particulièrement fragiles et la circulation du public perturbe facilement les rares zones privées, ce qui explique l'enveloppement de la maison qui, malgré le minimalisme du vocabulaire architectural et ce désir de la maintenir privée, risque fort de ne pas passer inaperçue!

La maquette de cette maison est déposée sur une table, entourée de chaises, ensemble qui reprend, métaphoriquement, l'image circulaire de la ville que présente Rousseau avec une autre maquette. Comme l'avait justement fait observé Kant, la forme circulaire force les échanges et invite à les aménager de la façon

la plus cordiale. C'est du reste un peu à une mise en commun que nous convie Rousseau avec cette installation puisqu'il fournit, au mur, toute une série de documents, dessins, plans du quartier, photos du site, etc., qui ont vu naître ce projet et qui l'accompagnent dans sa réalisation.

Une autre maquette représente un projet de sculpture urbaine que Rousseau avait présenté à la Ville de Calgary pour la période des jeux Olympiques. Cette sculpture géante aurait elle-même été la maquette d'un projet de construction de plusieurs appartements que Rousseau compte éventuellement réaliser. Épousant la forme arrondie de la ville dont la maquette se trouve au sol à proximité, les appartements sont nichés dans cette structure, un peu comme l'étaient les postes de garde dans les pallissades ou certaines habitations lovées dans les murs qui entouraient les villes au moyen-âge.

D'autres maquettes permettent de prendre connaissance de projets ou de recherches que Rousseau a mis en forme. Elles témoignent toutes du souci de leur auteur de soumettre à la question les rapports entre l'architecture, cette plastique publique et les exigences du privé. Son invitation, son «A table» lancé à la cantonade devrait trouvé un écho auprès d'architectes et de galeries qui pourraient reprendre cette intéressante mise en scène de l'architecture soumise au jeu de la critique esthétique.

Louise Poissant

NOTES

1. Sur le passage du privé à l'intimité au cours du XX^e siècle, Voir Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979.
2. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
3. Le vernissage de l'exposition a représenté une expérimentation concluante des sièges puisqu'ils ont tous été occupés alternativement par plusieurs spectateurs.
4. Jacques Rousseau commentant son installation. L'artiste a présenté sa position dans le catalogue qui accompagne son exposition intitulé *14 mai 1988*, Montréal, disponible à la galerie.
5. Projet en construction au moment de l'exposition, situé à l'angle des rues Marie-Anne et Coloniale.
6. Dans son projet de paix perpétuelle, Kant avance que les humains sont forcés d'aménager la paix précisément parce que la terre est ronde et que cette circularité fait que plus on s'éloigne, plus on risque de tomber sur des semblables. Cette idée qui peut paraître saugrenue ne l'était pas au XVIII^e siècle alors que se multipliaient les voyages d'exploration qui découvraient partout de nouvelles civilisations. Cette idée est encore très actuelle et devrait rester directrice dans la mesure où la multiplication des axes de communication provoque des mélanges culturels qui forcent à redéfinir continuellement les termes de la convention sociale, qu'elle soit à l'échelle urbaine ou mondiale.